

INTRODUCTION

La plus naïve cornette, le dernier bedeau, Goyau même, se demandent parfois s'ils sont bien là où Dieu les veut¹.

Georges Bernanos illustre bien par cette phrase, extraite de sa correspondance, l'image que donne Georges Goyau dans l'entre-deux-guerres. Académicien, historien, chroniqueur du *Figaro*, professeur à l'Institut catholique, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, proche de la papauté, il est le notable catholique par excellence, reconnu à Paris comme à Rome, assez intransigeant pour que son orthodoxie ne soit pas remise en question, assez libéral pour rester de bonne compagnie. Georges Goyau, l'homme «à sa place» assurément, dans l'esprit de Bernanos, le modéré, le raisonnable petit homme barbu aux yeux bleus, travailleur infatigable, de tour aussi affable que son style est ferme et ample, dont la mort à soixante-dix ans, en 1939, quoiqu'éclipsée par la situation internationale, est l'occasion d'hommages officiels.

Pourquoi s'intéresser à lui?

Peut-être parce que nous avons appris, durant le court vingtième siècle qui s'esquisse désormais, de 1914 à 1989, à aimer la modération. Parce que nous constatons que bien des évolutions passent par les centres, comme la mobilité sociale passe par les classes moyennes. Parce qu'Étienne Fouilloux a mis il y a peu en lumière l'importance du «tiers parti» dans le catholicisme français du XX^e siècle, éloigné des outrances de l'intégrisme d'Action française comme des remises en question fondamentale du modernisme²...

Mais il ne faut pas nous en tenir à cette image de l'entre-deux-guerres. Georges Goyau, jeune agrégé d'histoire, a été aussi ce fougueux militant du catholicisme social qui, pour mieux servir la politique de Léon XIII, renonça à une carrière universitaire qui s'annon-

¹ Lettre de G. Bernanos à Cosmao Dumanoir, Stenay, le 6 juin 1924, Georges Bernanos, *Lettres retrouvées*, Jean-Loup Bernanos éd., Paris, Plon, 1983, p. 117.

² Cf. É. Fouilloux, *Une Église en quête de liberté*, Paris, Éditions du Cerf, 1999.

çait brillante et devint publiciste. Arpentant l'Allemagne, il y recherchait des réponses aux questions qui se posaient au catholicisme de son temps. Mais il s'impliquait aussi dans l'élaboration théorique de la démocratie chrétienne, se penchait sur les destinées du protestantisme allemand, participait à sa manière au débat franco-français qui s'exacerbait à la fin du siècle. Historien engagé, il fut dès avant 1914 une figure particulièrement aboutie d'intellectuel catholique. Adossé aux enseignements d'un Léon XIII rénovateur du catholicisme intransigeant, convaincu que la France républicaine conserve encore, malgré qu'elle en ait, sa vocation catholique, initié à Rome aux arcanes de la politique religieuse, Georges Goyau se trouve assez rapidement à la tête d'une œuvre considérable.

Car il y a l'œuvre, abondante, par laquelle Goyau veut défendre son Église, son pays, retracer les destinées du christianisme à l'époque contemporaine, une de ces œuvres pénétrées d'actualité, et qui pour cela ne vieillissent pas toujours bien, mais qui permettent à l'historien de pénétrer dans un monde intellectuel et spirituel, de prendre la mesure d'une époque.

Pour les ouvriers d'histoire comme pour les femmes, écrivait-il, la résignation à vieillir est une grande vertu. Plus vite ils vieilliront, plus vite l'histoire aura progressé [...]. C'est par les œuvres historiques que l'histoire s'échafaude, et c'est sur leurs ruines qu'elle continue de s'édifier, et leur vétusté même est toujours pour elle un hommage comme leur apparition, parfois, fut pour elle un profit. Lorsqu'on étudie surtout des événements quasi contemporains [...] il est utile de se disposer, par de telles pensées de renoncement, à subir un jour la destinée³.

Mais il y a plus que cela chez Goyau : une tentative, enracinée dans une tradition, la tradition catholique romaine (ô combien romaine en son cas), pour décrypter son époque, pour ramener à une signification la pluralité historique. Passionné par les relations entre religion et politique, entre perception historique et engagement, entre christianisme et liberté, nous avons choisi de prendre cette pensée au sérieux, de la montrer dans son élaboration et aux prises avec le réel. De faire, sans tenir compte des modes intellectuelles (les pires...), de l'histoire des idées. Non pas pour chercher un ancêtre ou un maître, mais pour gagner un interlocuteur. Parce que l'histoire est une pratique culturelle, qui vise à étendre notre champ d'investigation.

Nous avons voulu passer entre deux écueils : celui de l'hagiographie et celui d'un certain réductionnisme. Éviter le premier était sans doute le plus facile; l'univers de l'auteur de ce livre n'est pas ce-

³ G. Goyau, *Pensées et méditations*, Paris, Flammarion, 1942, p. 13-14.

lui de Goyau, ses références sont bien davantage Luther et Raymond Aron que Léon XIII et Albert de Mun. La volonté de passer au large du second explique que nous nous placions sous le patronage de l'histoire des idées. L'histoire des intellectuels a mis en lumière les engagements et les réseaux, la sociologie des intellectuels a insisté sur les enjeux de pouvoir, le rôle des institutions, de l'édition. Les acquis de ces approches sont incontestables. Mais l'histoire doit aussi s'intéresser à ce qui est dit, aux sources d'une pensée, à ses principaux thèmes, à son degré d'originalité, à la manière dont elle s'articule avec la pratique. Le dialogue du Même et de l'Autre, nous n'avons pas voulu refuser de l'engager avec Georges Goyau, et cela supposait de l'écouter pour le bien comprendre.